

Les Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ



10 et 11 avril 2014, Montréal

Informations sur l'événement :

<http://www.crilcq.org/actualites/item/les-rendez-vous-de-la-recherche-emergente-du-crilcq-2014-montreal-10-11-avril/>

L'ensemble des textes diffusés
peut être consulté à l'adresse :

<http://www.crilcq.org/publications/rendez-vous-de-la-recherche-2014/>

Ce texte est celui d'une communication présentée lors des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, tenus au Pavillon Lionel-Groulx de l'Université de Montréal les 10 et 11 avril 2014.

Pour citer ce document :

Guillaume Bellehumeur, « Les situationnistes, Patrick Straram et Réjean Ducharme », texte de la communication présentée dans le cadre des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, Pavillon Lionel-Groulx, Université de Montréal, 10 et 11 avril 2014, http://www.crilcq.org/fileadmin/CRILCQ/Colloques/Rendez-vous_recherche_emergente_2014/Bellehumeur_Guillaume.pdf

Les situationnistes, Patrick Straram et Réjean Ducharme

Guillaume Bellehumeur
Université de Montréal

L'œuvre de Réjean Ducharme a généralement été lue selon une perspective liée au signifiant plutôt qu'au signifié; depuis la parution de *L'avalée des avalés* en 1966, on ne compte plus les travaux portant sur l'intertextualité ou la langue qui lui sont consacrés. L'étude que je me suis proposé de mener dans le cadre de mon mémoire de maîtrise tentera donc d'éclairer un aspect trop peu exploré de cette œuvre, soit son caractère éminemment politique, voire engagé. Cette affirmation peut sembler quelque peu surprenante puisque ce n'est pas cet aspect qui retient généralement l'attention des lecteurs de Ducharme. Toutefois, pour certains, l'œuvre de Ducharme et sa posture d'auteur représentent bel et bien une forme d'engagement. C'est notamment le cas de Gaston Miron, dont les propos sont rapportés par Gilles McMillan dans son récent essai intitulé *La contamination des mots*:

Réjean Ducharme [...] incarne à mes yeux l'écrivain par excellence de la résistance, du « Non » radical aux idéologies dévorantes de notre temps. Il n'est pas le seul dans son genre, mais il est le plus grand. C'est ce que me confiait

Gaston Miron, le poète de *La marche à l'amour*, un soir de pluie dans un bar de la rue Saint-Denis (2014: 18).

Élisabeth Haghebaert, quant à elle, affirme ceci à propos de Ducharme: «[...] à jouer aux “empêcheurs de tourner en rond” pourrait-il, envers et contre tous, passer un jour pour un romancier politique: ce ne serait pas son moindre paradoxe» (2009: 80).

Une seule étude s'est véritablement attachée à l'aspect politique de l'œuvre ducharmienne, soit la thèse de Maryel Archambault intitulée «Réjean Ducharme et la contre-culture» (1988). Toutefois, même si cette étude est pertinente à bien des égards, il reste qu'Archambault associe presque exclusivement la contre-culture à la figure du hippie, ce qui rend sa thèse quelque peu réductrice. Comme l'a montré, entre autres, Steven Jezo-Vannier dans son ouvrage *Contre-culture(s): des Anonymous à Prométhée* (2013), le concept de contre-culture ne forme pas un bloc monolithique et, au fil des années, voire des siècles, ses formes ont été très variées. Je m'attacherai donc ici à analyser le discours issu de l'une de ces contre-cultures dans l'œuvre de Ducharme, à savoir la mouvance connue tout d'abord sous le nom d'Internationale lettriste puis, un peu plus tard, d'Internationale situationniste. Je commencerai par brosser un rapide portrait du mouvement situationniste, pour évoquer ensuite Patrick Straram, celui par lequel les idées situationnistes ont pu être diffusées au Québec et, enfin, je terminerai en disant un mot sur les aspects de l'œuvre de

Ducharme sur lesquels portera plus précisément l'analyse que je mènerai dans le cadre de mon mémoire de maîtrise.

INTERNATIONALE LETTRISTE ET INTERNATIONALE SITUATIONNISTE

Le lettrisme est « fondé » en 1946 à Paris par un jeune réfugié roumain du nom d'Isidore Isou. À l'origine, il s'agit d'un courant artistique se voulant provocateur : en somme, ses fondateurs désirent éliminer les mots de la poésie et ne jouer que sur la sonorité des lettres. À travers cette vision de l'art, qui s'oppose autant aux avant-gardes qu'à l'art établi, un certain souffle contestataire commence à se manifester. En 1951, alors qu'il présente un film dans les environs de Cannes, Isou fait la connaissance de Guy Debord. Les deux hommes se lient rapidement d'amitié et Debord quitte ses études pour aller s'établir à Paris. À son arrivée dans la capitale, ce dernier rencontre une jeune femme, Michèle Bernstein, qui lui présentera deux de ses amis, Ivan Chtcheglov (pseudonyme de Gilles Ivain) et Patrick Straram. Quelques autres jeunes gens agités se greffent au quatuor qui déambule dans Saint-Germain-des-Prés. Debord et ses camarades se radicalisent très rapidement. Isou et ses partisans, pour leur part, se retrouvent de plus en plus isolés. En 1952, à la suite d'une action de Debord et de ses amis contre la venue à Cannes de Charlie Chaplin, Isou, qui s'y était opposé, est exclu. Une charte est alors créée afin de couler sur papier certains principes ; l'Internationale lettriste (IL) est officiellement fondée.

Les préoccupations de l'IL se trouvent principalement dans sa revue *Potlatch* (Internationale lettriste, 1996), qui paraît de 1954 à 1957. Parmi celles-ci, l'urbanisme occupe sans aucun doute la première place. Les membres dénoncent sans cesse l'isolement symptomatique de l'urbanisme et de l'architecture de leur époque :

[A]ujourd'hui la prison devient l'habitation modèle, et la morale chrétienne triomphe sans réplique, quand on s'avise que Le Corbusier ambitionne de *supprimer la rue*. Car il s'en flatte. Voilà bien le programme : la vie définitivement partagée en îlots fermés, en sociétés surveillées ; la fin des chances d'insurrection et de rencontres ; la résignation automatique (Internationale lettriste, 1954 : 23).

Les lettristes élaborent deux concepts, qui seront développés ultérieurement dans la période situationniste : la dérive et la psychogéographie. La dérive se veut une « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées » (Internationale situationniste, 1958 : 13), tandis que la psychogéographie est l'« [é]tude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus » (1958 : 13).

La réorientation des objectifs de l'IL mène à sa dissolution et à la fondation de l'Internationale situationniste (IS) en 1957. Plusieurs sujets semblent importants pour les membres de l'IS : la lutte contre les grands systèmes, qu'ils soient capitaliste ou communiste étatique, l'opposition à la guerre et au colonialisme et, enfin, l'appui aux grèves ouvrières, malgré une dénonciation du réformisme « mou » des syndicats. En ce

qui a trait à l'art, les situationnistes dénoncent toute forme d'art institutionnalisé ou commercial ; ils prônent la destruction des musées et la distribution des œuvres dans les bars, par exemple, et, surtout, en bons admirateurs de Lautréamont, ils prônent le détournement de citations, voire d'œuvres complètes, en plus d'encourager le plagiat.

Après avoir atteint un sommet de reconnaissance après les événements de Mai 68, dans lesquels les situationnistes sont très impliqués, notamment par l'occupation et le saccage d'édifices gouvernementaux, la distribution de tracts et la multiplication de graffitis, le mouvement est en quelque sorte victime de son succès. Hanté par la récupération de ses idées par la culture de masse, l'IS se saborde en 1972. Pour clore cette époque, Debord écrit : « [M]aintenant que nous pouvons nous flatter d'avoir acquis parmi cette canaille la plus révoltante célébrité, nous allons devenir *encore plus inaccessibles*, encore plus clandestins. Plus nos thèses seront fameuses, plus nous serons nous-mêmes obscurs » (Internationale situationniste, [1972] 1998 : 80).

DIFFUSION DES IDÉES SITUATIONNISTES AU QUÉBEC

Il serait tout à fait incongru de parler d'un mouvement situationniste québécois. En effet, le contexte social du Québec des années 1950 et 1960 est bien différent de celui de la France de la même époque. Au Québec, les critiques les plus « radicaux » de l'époque militent la plupart du temps dans

le mouvement pour l'indépendance, certains de ses penseurs voyant cette lutte comme faisant partie du vaste mouvement de décolonisation se répandant partout sur la planète; c'est notamment le cas dans plusieurs articles de la revue *Parti pris*. La France, quant à elle, vit la colonisation du côté opposé: le début des années 1960 coïncide avec la fin de la guerre d'indépendance d'Algérie, où la République française tenait le rôle de colonisateur. Les intellectuels de gauche français, quant à eux, qu'ils soient plus radicaux ou au contraire plus réformistes, s'entendent presque tous pour dénoncer cette guerre qui aura duré un peu plus de huit ans. Pour sa part, la société québécoise sort à ce moment de la longue période duplessiste qui, bien qu'elle n'ait probablement pas été aussi noire qu'on veut bien nous le faire croire, n'en reste pas moins une époque où la pensée révolutionnaire n'avait pas voix au chapitre.

Dans ce contexte bien particulier, il est plutôt naturel qu'un projet aussi révolutionnaire que celui prôné par les situationnistes n'ait pas reçu un accueil très favorable au Québec. En outre, les comptes rendus d'œuvres publiés par les situationnistes, *La société du spectacle* de Debord (1967) ou le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem (1967), par exemple, sont pratiquement introuvables. Il n'en reste pas moins que les idées de l'IL et de l'IS ont bel et bien voyagé outre-Atlantique. Une figure en particulier incarne les idées lettristes et situationnistes au Québec: Patrick Straram le Bison ravi – Bison ravi étant une anagramme de Boris Vian. Les relations de Straram avec l'IL,

l'IS et Debord sont très bien documentées et sont même l'objet d'une publication intitulée *Lettre à Guy Debord* (Straram, 2006: 83). Marc Vachon, dans son livre intitulé *L'arpenteur de la ville. L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*, affirme à propos de Straram que

[l]es commentateurs ont rapidement évacué cette influence situationniste dont ils ignoraient la ligne de pensée politique et culturelle. Toutefois, Straram ne cessera d'explorer à travers son activité culturelle et son œuvre la critique situationniste de l'aliénation de la vie quotidienne urbaine, l'intégration de l'art dans le quotidien et la transformation/appropriation de l'espace nécessaire à la construction de situations (2003: 15).

PATRICK STRARAM LE BISON RAVI

Straram a joué un rôle important dans le milieu artistique et contre-culturel québécois. Son fonds d'archives, déposé à Bibliothèque et Archives nationales du Québec, en témoigne. En plus d'un grand nombre de manuscrits, de scénarios et d'articles, on y trouve une imposante masse de correspondance avec des dizaines de personnes issues des milieux intellectuels aussi bien québécois que français, allant de Gilles Deleuze et Marguerite Duras à Gaston Miron et Gérald Godin.

Straram est né à Paris en 1934. On connaît peu de choses de sa jeunesse hormis qu'il fréquente les milieux que l'on pourrait qualifier de « bohèmes » et que, alors qu'il n'est encore qu'un adolescent, il passe la majeure partie de son temps dans les tavernes à boire avec des amis. C'est en fréquentant

ce milieu qu'il rencontre Bernstein et Chtcheglov au début des années 1950, puis, un peu plus tard, Debord. Établissant leurs bases au bar Chez Moineau dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, tous quatre expérimentent les concepts de dérive et de psychogéographie. Straram adhère à l'IL en 1953 et poursuit ses expériences de dérives avec Debord et Chtcheglov. Après cette période, Straram décide de quitter Paris en 1954 afin d'éviter le service militaire, au moment où la France s'engage dans la guerre d'Algérie.

STRARAM EN AMÉRIQUE DU NORD

Straram passe tout d'abord près de quatre ans en Colombie-Britannique, où il vit de plusieurs métiers liés à l'industrie forestière. C'est alors qu'il habite à Vancouver, très loin de ses anciens camarades lettristes, que son nom apparaît pour la première fois dans *Potlatch*, dans le second numéro :

ON NOUS ÉCRIT DE VANCOUVER

On ne m'a pas encore sorti du Canada!... Cela ne saurait tarder peut-être? Mon comportement n'est plus seulement une énigme, il terrorise, sans qu'on puisse me reprocher aucun geste, aucun mot illicites. Au contraire, conduite exemplaire qui achève de dépayser...

PATRICK STRARAM (Straram, 1954: 11).

On peut aisément imaginer que le mode de vie de Straram, sans doute encore très influencé par sa période lettriste, choque les gens de sa contrée d'accueil. C'est sans doute l'incompréhension manifeste à laquelle il se heurte qui fera en sorte que Straram, incapable de s'adapter au rythme de vie britanno-

colombien, quitte en 1958 la province du Pacifique pour venir s'établir à Montréal.

À son arrivée au Québec, Straram se trouve rapidement du travail en tant que stagiaire à la Société Radio-Canada. Peu de temps après son embauche, la grève des réalisateurs éclate. À la suite de son implication importante du côté des grévistes, son contrat n'est pas renouvelé. Cette période lui aura au moins permis d'entrer dans le milieu intellectuel québécois avec la rencontre des auteurs de l'Hexagone, dont Miron.

Au début de son séjour québécois, Straram, qui s'est éloigné de l'IL depuis 1954 par solidarité avec son camarade Chtcheglov, exclu, tente de reprendre contact avec ceux qui ont depuis fondé l'IS et son bulletin éponyme. Dans le premier numéro de ce bulletin, un article signé Bernstein affirme à demi-mot que le groupe serait favorable au retour dans son giron de certains membres dissidents dont les idées pourraient aujourd'hui se rapprocher de celles de l'IS :

Il y a des gens – deux ou trois peut-être – que nous avons connus, qui ont travaillé avec nous, qui sont partis, ou qui ont été priés de le faire pour des raisons aujourd'hui dépassées. Et qui, depuis, se sont gardés de toute résignation : du moins il nous est permis de l'espérer. Pour les avoir connus, et pour avoir su quelles étaient leurs possibilités, nous pensons qu'elles sont égales ou supérieures maintenant, et que leur place peut encore être avec nous (1958 : 26).

Le message s'adresse sans aucun doute à Straram et Chtcheglov. Si le second ne répond pas à cet appel à la réconciliation, le premier, lui, saute sur l'occasion.

Straram écrit une lettre à Debord, le mettant au fait de sa situation précaire à Montréal. Il brosse un tableau plutôt négatif de sa nouvelle vie montréalaise et de la société québécoise de l'époque. En juin 1958, Debord lui fait parvenir le bulletin de l'IS et le *Rapport sur la construction des situations*. Straram peut alors se familiariser avec les orientations de l'IS. La correspondance se poursuit, les deux hommes échangeant sur leurs visions respectives, cherchant vraisemblablement un terrain d'entente. C'est dans l'une de ces lettres que Straram annonce la parution prochaine, à Montréal, d'un *Cahier pour un paysage à inventer* (Straram et Portuguais, 1960) où il prévoit reproduire certains articles tirés du premier bulletin de l'IS. Le *Cahier* paraît au mois de mai 1960. C'est une revue dont la facture est plutôt sobre, dans le style des publications québécoises de l'époque. Straram dirige ce premier (et seul) numéro en compagnie de Louis Portuguais. Il est intéressant de noter que, dans cette publication, les textes d'auteurs québécois côtoient sur le même plan les textes tirés du bulletin de l'IS. Plusieurs artistes québécois ont collaboré au *Cahier*: Gilles Leclerc, Gaston Miron, Louy Caron, Marie-France O'Leary, Paul-Marie Lapointe, Gilles Hénault, Serge Garant et Marcel Dubé. À ces textes variés – pamphlets, poèmes, récits – s'ajoutent des articles d'Asger Jorn, « Le situationnisme et l'automatisme », et d'Ivan Chtcheglov, « Formulaire pour un urbanisme nouveau ». *A priori*, le lecteur ne voit aucune différence ni coupure entre les textes québécois et français de la revue. Dans la deuxième section du *Cahier*, cinq autres textes issus du bulletin de l'IS, dont un de Debord, côtoient quatre

autres écrits par Straram. La structure du *Cahier* est pour le moins confuse. Malgré la constance typographique, il n'y a aucune unité, aucun lien entre les textes québécois et les textes situationnistes, mis à part que tous font plus ou moins part d'un certain sentiment de révolte. Les auteurs québécois ne connaissaient apparemment pas le mouvement situationniste avant d'écrire dans le *Cahier*: un poème de Lapointe qui y figure a même été rédigé avant la formation officielle de l'IS en 1957. Même si Straram prend la peine de mentionner dans son « Avertissement » que le *Cahier* ne sert pas « d'organe à un groupe donné ou [ne se fait pas] un devoir de servir une idéologie donnée », il n'en reste pas moins que tous les articles signés par des Européens sont directement issus du bulletin de l'IS. Cela en fait donc la seule publication que l'on pourrait qualifier de situationniste au Québec. Le tirage du *Cahier* est plutôt modeste et sa réception très négative; Jacques Godbout y va d'ailleurs d'une critique assez virulente dans la revue *Liberté*:

Le ton y était, les mots cependant laissaient tout un paysage à ré-inventer. Et cette Internationale situationniste qui n'a d'internationale que le titre. La vie est trop cruelle pour qu'on se prenne ainsi au sérieux. Le surréalisme était vrai, le situationnisme reste une construction de quelques esprits cultivés... Mais il faut parler clair. Hénault, Miron, Portugais, Lapointe, Dubé parlent clair. Mais ils ne semblent pas situationnistes et ne sont qu'appendices au cahier de Patrick Straram (1960: 18).

Le *Cahier* représente sans aucun doute la plus importante tentative de « percée » situationniste au Québec ; les lecteurs qui

y ont eu accès ont pu se familiariser avec les idées de l'IS et, s'il leur en prenait l'envie, pouvaient entrer en contact avec ses membres français, Straram ayant pris la peine de terminer sa courte présentation de l'IS en donnant leur adresse de correspondance à Paris. Straram expédie un exemplaire de la revue à Debord qui, bien que critique à l'égard de la posture de certains collaborateurs, se montre satisfait de son orientation générale. Il est par ailleurs fait mention de la publication du *Cahier* dans le cinquième numéro du bulletin de l'IS. Toutefois, malgré cette réaction encourageante, le deuxième numéro du *Cahier*, pour lequel Straram avait prévu une collaboration avec Gilles Carle, ne verra jamais le jour.

PATRICK STRARAM, LES SITUATIONNISTES ET RÉJEAN DUCHARME

Plusieurs faits permettent de croire que Ducharme connaît, d'une part, si ce n'est l'homme, du moins l'œuvre et les idées de Straram et, d'autre part, les idées de l'IL et de l'IS. Straram d'abord. Dans la dédicace de son roman *Les enfantômes* (1976), le nom de Patrick Straram figure parmi les destinataires. Pour que son nom se retrouve à cet endroit, Straram a nécessairement eu une quelconque influence sur Ducharme. De plus, dans cette même dédicace figurent aussi les deux noms suivants : « Pauline » et « Godin ». Il s'agit sans aucun doute de Pauline Julien et de Gérald Godin. Or, tous deux connaissent à la fois Straram et Ducharme. Straram était un grand ami de Godin, comme en atteste leur correspondance, tout comme l'était aussi Julien, qui a joué au cinéma et à la télévision aux côtés de Straram. C'est également Julien

qui accueille Straram à son retour de Californie, en 1970. En ce qui a trait à Ducharme, il connaît lui aussi très bien Godin, à qui il donne sa seule entrevue officielle publiée dans la revue *Macleans* en 1968. Il est également un ami de Julien, pour laquelle il a écrit quelques chansons.

Il se trouve également dans le fonds Patrick Straram une lettre datée du 31 mars 1968 dans laquelle Godin écrit à Straram pour lui parler de la publication récente de *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières. Alors que Ducharme n'a encore que deux livres parus – *L'océantume* ne paraîtra qu'en septembre de la même année –, Godin parle de l'auteur fantôme à Straram :

Le Vallières marche énormément. Les gens le trouvent très émouvant et très profond aussi. Même Réjean Ducharme, le non-aligné, l'anar, un que Luc Racine trouverait réactionnaire s'il l'entendait parler, tellement il tient l'individu et sa liberté pour sacrés, au-dessus même des nations, des syndicats, des groupes d'amis même, Ducharme donc a été touché (1968).

Outre les informations très intéressantes que nous fournit ce passage quant à la posture idéologique de Ducharme, on peut croire que, si Godin prend la peine de mentionner la réaction de Ducharme à Straram, c'est sans doute que les deux hommes se connaissent.

On peut également remarquer plusieurs similitudes dans les œuvres des deux auteurs, dont la plus notable est sans doute leur admiration pour Lautréamont. La critique a déjà montré que l'influence de l'auteur des *Chants de Maldoror* est

très importante chez Ducharme, notamment dans l'article de Gilles Marcotte « Réjean Ducharme, lecteur de Lautréamont » (1990), alors que Straram admire cette même œuvre, tout comme les situationnistes d'ailleurs. Le plagiat et le détournement dont font usage les deux hommes – les métagraphies de Straram, des œuvres de collage, ne sont pas sans rappeler les *Trophoux* de Roch Plante – s'inspirent notamment de Lautréamont.

On sait que Ducharme a envoyé ses manuscrits chez Gallimard après avoir essuyé un refus de la part de l'éditeur québécois Pierre Tisseyre. L'un des premiers lecteurs de Ducharme chez Gallimard est Raymond Queneau, qui sera aussi l'un de ses plus enthousiastes défenseurs et qui insistera pour qu'il soit publié (Grenier, 2009). Il est intéressant de noter que, à la même époque, Queneau est également à l'origine de la publication du manuscrit – d'abord refusé – d'un membre de l'IS, Raoul Vaneigem :

Rédigé entre 1963 et 1965, le manuscrit du *Traité [de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations]* fut expédié à treize éditeurs, qui le refusèrent. Dernier à se prononcer, le comité de lecture des éditions Gallimard, où il avait disposé du seul soutien de Raymond Queneau et de Louis-René Des Forêts, me fit parvenir le texte et la fin de non-recevoir le jour où le *Figaro littéraire*, consacrant un article aux Provos d'Amsterdam, incriminait l'influence des situationnistes. Le soir même, Queneau demandait par télégramme le renvoi du manuscrit. [...] Le livre sortit de presse le 30 novembre 1967 (Vaneigem, [1967] 1992 : 10).

Enfin, il n'est pas interdit de penser que Ducharme, lecteur autodidacte attiré par les œuvres marginales, ait eu accès au *Cahier pour un paysage à inventer* et aux textes situationnistes.

À partir de ces faits, l'analyse que je mènerai dans le cadre de mon mémoire de maîtrise aura pour but de montrer qu'il se trouve bel et bien dans l'œuvre de Réjean Ducharme un discours situationniste. D'abord, je tenterai de dresser un portrait qui permette de saisir l'essentiel des idées de l'Internationale situationniste et d'en retracer l'évolution pour être en mesure de repérer des éléments de discours pouvant se trouver dans l'œuvre de Ducharme. Par la suite, je m'attacherai à trois aspects. La question de l'art, tout d'abord, notamment la critique de l'art institutionnalisé et de la « société du spectacle », qui se retrouve à mon sens exposée de manière exemplaire dans *L'hiver de force* (1973). J'étudierai par la suite la représentation de la ville dans les romans de Ducharme, en tentant de montrer que les personnages, autant par leur comportement que par leur discours, remettent en question son organisation. Enfin, j'aborderai les questions plus politiques, notamment le rapport à l'autorité qui, dans *L'avalée des avalés* (1966) ou *La fille de Christophe Colomb* (1969), est l'objet d'une vive critique. En somme, j'espère que l'étude de ces trois aspects pourra montrer de quelle manière le discours situationniste travaille l'œuvre de Ducharme.

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHAMBAULT, Maryel (1988), « Réjean Ducharme et la contre-culture », thèse de doctorat, Toronto, Université de Toronto.
- BERNSTEIN, Michèle (1958), « Pas d'indulgences inutiles », *Internationale situationniste*, n° 1 (juin), p. 25-26.
- DEBORD, Guy-Ernest, et Jacques FILLON (1954), « Résumé 1954 », *Potlatch*, n° 14 (30 novembre), p. 56.
- DEBORD, Guy ([1967] 1992), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard. (Coll. « Folio ».)
- DUCHARME, Réjean ([1966] 1982), *L'avalée des avalés*, Paris, Gallimard. (Coll. « Folio ».)
- DUCHARME, Réjean (1969), *La fille de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard.
- DUCHARME, Réjean ([1973] 1985), *L'hiver de force*, Paris, Gallimard. (Coll. « Folio ».)
- DUCHARME, Réjean (1976), *Les enfantômes*, Paris, Gallimard.
- GODBOUT, Jacques (1960), article tiré de *Liberté* cité dans *Internationale situationniste*, « L'opinion commune sur l'I.S., cette année (revue de presse) », n° 5 (décembre), p. 18.
- GODIN, Gérald (1968), lettre à Patrick Straram, 31 mars, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, fonds Patrick Straram, 391 / 010 / 004.
- GRENIER, Roger (2009), « Éditer Ducharme », dans Marie-André BEAUDET, Élisabeth HAGHEBAERT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dir.), *Présences de Ducharme*, Québec, Éditions Nota bene, p. 13-32.
- HAGHEBAERT, Élisabeth (2009), *Réjean Ducharme, une marginalité paradoxale*, Québec, Éditions Nota bene.
- INTERNATIONALE LETTRISTE (1954), « Les gratte-ciel par la racine », *Potlatch*, n° 5 (20 juillet), p. 23-24.

- INTERNATIONALE LETTRISTE (1996), *Potlatch, 1954-1957*, Paris, Allia.
- INTERNATIONALE SITUATIONNISTE (1958), « Définitions », *Internationale situationniste*, n° 1 (juin), p. 13-14.
- INTERNATIONALE SITUATIONNISTE ([1972] 1998), *La véritable scission dans l'Internationale*, Paris, Artamène Fayard.
- JEZO-VANNIER, Steven (2013), *Contre-cultures(s). Des Anonymous à Prométhée*, Marseille, Le mot et le reste.
- MARCOTTE, Gilles (1990), « Réjean Ducharme, lecteur de Lautréamont », *Études françaises*, vol. 26, n° 1, p. 87-127.
- McMILLAN, Gilles (2014), *La contamination des mots*, Montréal, Lux. (Coll. « Lettres libres ».)
- STRARAM, Patrick (1954), « On nous écrit de Vancouver », *Potlatch*, n° 2 (29 juin), p. 11.
- STRARAM, Patrick (2006), *Lettre à Guy Debord*, Paris, Sens et Tonka.
- STRARAM, Patrick, et Louis PORTUGUAIS (dir.) (1960), *Cahier pour un paysage à inventer*, n° 1 (mai). Exemplaire conservé à la collection nationale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, PER Z-5223.
- VACHON, Marc (2003), *L'arpenteur de la ville. L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*, Montréal, Triptyque.
- VANEIGEM, Raoul ([1967] 1992), *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard. (Coll. « Folio actuel ».)